Traduction, transmission et révolution : enjeux rhétoriques de la traduction des textes de la conception républicaine de la liberté autour de 1789

Raymonde Monnier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/12013>
DOI : 10.4000/ahrf.12013
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2011
Pagination : 29-50
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Raymonde Monnier, « Traduction, transmission et révolution : enjeux rhétoriques de la traduction des textes de la conception républicaine de la liberté autour de 1789 », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 364 | avril-juin 2011, mis en ligne le 01 juin 2014, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12013> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.12013>

TRADUCTION, TRANSMISSION ET RÉVOLUTION : ENJEUX RHÉTORIQUES DE LA TRADUCTION DES TEXTES DE LA CONCEPTION RÉPUBLICAINE DE LA LIBERTÉ AUTOUR DE 1789¹

Raymonde MONNIER

En croisant les approches contemporaines sur la traduction, l'histoire culturelle et l'histoire des idées, l'article cherche à comprendre la signification politique et les enjeux rhétoriques de la traduction des textes républicains de la première Révolution anglaise autour de 1789. Le but est de dépasser l'analyse en termes d'influence d'une tradition, pour s'intéresser à la transmission et au contexte de réception des textes, c'est-à-dire à l'agenda politique et au projet traductif des auteurs dans un état donné de la langue. Comment ces textes s'insèrent-ils dans le contexte intellectuel et les conventions argumentatives du moment révolutionnaire ? Dans quelle mesure ces traductions ont-elles été des outils de l'innovation politique ? L'interprétation du traducteur éclaire le contexte qui les a inspirées et le processus de transfert et de réception des idées et du vocabulaire. Sur l'horizon d'attente de 1789, le bonheur de la traduction dépend moins de la fidélité à l'original que de la manière de rendre l'esprit du texte et sa force illocutoire pour traduire les idées en actes.

Mots-clés : traduction, réception, théorie républicaine, Milton, Nedham, Mirabeau, Mandar.

(1) Une première version de ce texte a été présentée au 12^e Congrès international annuel d'Histoire des Concepts : *HPSCG. New Directions in the History of Concepts*, London and Oxford, 17-19 Septembre 2009.

Il faut recommencer la société humaine, comme Bacon disait qu'il faut recommencer l'entendement humain (Chamfort)

L'élargissement du regard sur la traduction depuis une trentaine d'années et le débat suscité en philosophie politique autour du républicanisme² invitent à s'interroger sur la transmission et la réception des textes de théorie politique dans le moment révolutionnaire et sur un paradoxe apparent de l'interprétation de la Révolution de 1789 : les travaux d'histoire des idées ont mis l'accent sur les emprunts de la période à la tradition républicaine humaniste tandis que l'idée généralement admise est que la Révolution entendait rompre avec l'histoire et faire table rase du passé. En 1789, l'innovation politique instaure un écart avec l'ordre ancien et tend à effacer la notion de tradition pour ne se référer qu'au présent. L'idée de rupture transmise par l'historiographie est proclamée dans les symboles, dans les institutions, dans les mots : Assemblée nationale, régénération, lèse-nation, ancien régime... La radicalité de 1789 est perçue positivement comme une fracture avec le passé et vécue par les acteurs comme une seconde naissance : « Heureux 19 juin ! s'écrie Bonneville en apprenant la constitution de l'Assemblée nationale. Enfin, je puis *commencer* à dater les Lettres du Tribun du Peuple, d'aujourd'hui seulement je commence à vivre »³. La perception de 1789 comme rupture radicale, inaugurant une ère nouvelle, non seulement de l'histoire de France, mais de l'histoire humaine, est née de l'imaginaire de la Révolution elle-même. L'affirmation de ses principes contre l'absolutisme et les privilèges est à l'origine d'une nouvelle tradition républicaine qui reconnaît la Révolution comme la matrice de la société contemporaine⁴. Le XIX^e siècle est lui-même un siècle de révolutions, et les interprétations qui au siècle dernier ont abordé la période révolutionnaire à partir de la philosophie politique du XIX^e siècle, qu'elles se réfèrent à Marx ou

(2) Pour une approche du cas français, d'un point de vue historique et analytique, Philip PETIT, *Républicanisme, une théorie de la liberté et du gouvernement*, trad. P. SAVIDAN et J.-F. SPITZ, Paris, Gallimard, 2000 ; Jean-Fabien SPITZ, *La liberté politique. Essai de généalogie conceptuelle*, Paris, PUF, 1995 ; *Id.*, « Républicanisme et libéralisme dans le moment révolutionnaire », *AHRF*, n° 358, 2009/4, p. 19-45 ; Raymonde MONNIER, *Républicanisme, patriotisme et Révolution française*, Paris, L'Harmattan, 2005 ; *Républicanismes et droit naturel. Des humanistes aux révolutions des droits de l'homme et du citoyen*, Collectif L'Esprit des Lumières et de la Révolution, Paris, Kimé, 2009.

(3) Sur Nicolas de Bonneville, médiateur et « tribun » révolutionnaire, je me permets de renvoyer à mon livre, *L'espace public démocratique*, Paris, Kimé, 1994, chap. 1.

(4) Sur la radicalité du moment fondateur de 1789, *Orateurs de la Révolution française*, éd. François FURET et Ran HALÉVY, Paris, Gallimard, 1989, p. xxiv sq.

à Tocqueville, ont montré leurs limites. Sans doute est-il préférable de replacer les termes du débat dans le contexte intellectuel et les usages discursifs du second XVIII^e siècle, celui des hommes qui ont porté la Révolution. L'intérêt des thèses néo-républicaines est d'ouvrir une perspective critique sur les racines du monde moderne.

Il est vrai que le discours révolutionnaire récuse les références historiques au nom du droit politique, que la Révolution s'exalte elle-même comme unique pour écarter tout modèle originel ou étranger, refuse l'autorité de la tradition pour créer une assemblée nationale et s'organiser sur un contrat social. L'expérience d'auto-institution se donne comme projet à réaliser sur la base des droits de l'homme et du citoyen et témoigne d'un nouveau rapport au temps à l'aube de la période contemporaine. Cette représentation tournée vers l'avenir a été thématisée par Reinhart Koselleck par une tension entre champ d'expérience et horizon d'attente⁵. En 1789, la première tâche de l'Assemblée nationale est de donner une constitution à la France et dans le moment révolutionnaire tout « patriote » se sent partie prenante du débat public pour concourir à la régénération de l'ordre politique. D'où l'explosion de journaux, de pamphlets et de brochures politiques qui commentent les travaux de la Constituante et traitent des questions à l'ordre du jour. Reste qu'après l'échec des tentatives de réforme de la monarchie et la réunion des États généraux, l'adhésion au « nouvel ordre de choses » et les controverses révolutionnaires s'inscrivent toujours dans l'univers conceptuel des secondes Lumières. Ce que montre le dernier livre de Michael Sonenscher, *Sans-Culottes*, qui déborde l'histoire de l'emblème républicain pour aborder l'histoire de la Révolution à partir de l'économie politique des années 1770-1780⁶. De l'examen de l'échelle des valeurs de civilité et de politesse aux codes de la reconnaissance du mérite, l'analyse fait ressortir les résonances profondes de la philosophie des Anciens et l'importance des discussions engagées dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle entre penseurs anglais et français sur le système de Rousseau, notamment dans le domaine de la pensée morale. Le livre reconstruit les discussions sur des sujets qui sont au centre des théories sur la civilisation, le déclin et la chute des empires, analyse la réinscription des sources et de la pensée antique dans la réflexion sur la société, le legs humaniste et néo-romain. Dans sa manière sophistiquée

(5) Reinhart KOSSELLECK, « Champ d'expérience et horizon d'attente : deux catégories historiques », dans *Le Futur passé*, trad. J. et M.-C. HOOCK, Paris, Éd. de l'EHESS, 1990, chap. 5.

(6) Michael SONENSCHER, *Sans-Culottes. An Eighteenth-Century Emblem in the French Revolution*, Princeton University Press, Princeton, Oxford, 2008.

de recouper les points de vue et de croiser les textes des écrivains les plus connus avec les arguments d'auteurs secondaires, l'étude de Sonenscher s'apparente à l'histoire intellectuelle de l'école de Cambridge. En reconstituant le contexte discursif d'une époque, la méthode est assurément un garde fou contre l'anachronisme pour comprendre la généalogie des théories politiques libérales.

Quentin Skinner s'est expliqué sur cette approche historique de la pensée morale et politique à partir de la fin des années 1960 à Cambridge⁷, appliquée par John Dunn dans son étude sur Locke⁸ et développée par John Pocock sur le langage de l'humanisme civique⁹. Cette approche discursive et politique, inspirée par la théorie austinienne des actes de langage¹⁰, porte un intérêt particulier à l'intention des auteurs et à la force illocutoire des arguments, réinscrits dans le contexte rhétorique, culturel et politique de l'époque. Skinner décrit ainsi l'émergence au sein de la théorie politique anglophone, dans le contexte intellectuel de la Révolution anglaise du XVII^e siècle, de ce qu'il appelle la conception républicaine de la liberté. Son dernier livre sur Hobbes offre une confrontation argumentée des deux théories concurrentes de la liberté à l'époque de la guerre civile anglaise, en interprétant les textes dans le contexte intellectuel et les conventions argumentatives du temps¹¹. Il montre comment, des *Éléments de la loi naturelle et politique* au *Léviathan*, l'évolution de l'argumentation de Hobbes sur la liberté porte la marque des débats politiques des années 1640, de ses efforts pour discréditer la théorie républicaine et répondre à l'affirmation centrale de ses propagandistes « qu'il ne peut y avoir de liberté sans indépendance, et que donc il n'y a aucune possibilité de vivre en homme libre, si ce n'est dans un État libre »¹². Si on considère l'influence dont a joui la théorie de Hobbes dans la pensée juri-

(7) Quentin SKINNER (1998), *La liberté avant le libéralisme*, trad. M. ZAGHA, Paris, Seuil, 2000, chap. 3.

(8) John DUNN (1969), *La pensée politique de John Locke*, trad. J.-F. BAILLON, Paris, PUF, 1991.

(9) John POCOCK (1975), *Le moment machiavélien. La pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique*, trad. Luc Borot, Paris, PUF, 1997.

(10) La notion introduite en linguistique par Austin en 1962 (*How to do Things with Words*) a été reprise dans de nombreuses disciplines. John L. AUSTIN, *Quand dire, c'est faire*, trad. G. Lane, Paris, Seuil, 1991 ; Ludwig WITTGENSTEIN, *Recherches philosophiques*, trad. F. DASTUR, M. ÉLIE [*et alii*], Paris, Gallimard, 2005.

(11) Quentin SKINNER, *Hobbes et la conception républicaine de la liberté*, trad. S. TAUSSIG, Paris, Albin Michel, 2009 ; *Id.*, « Hobbes on Representation », *European Journal of Philosophy*, 13, 2005, p. 155-184.

(12) Quentin SKINNER, *Hobbes*, *op. cit.*, p. 150.

dique et politique anglophone et l'idée de liberté civile comme absence d'ingérence, il vaut la peine de s'interroger sur la traduction en France autour de 1789 des textes républicains de la première Révolution anglaise et sur leur interprétation par les révolutionnaires français.

L'exploration classique par Pocock du langage de l'humanisme civique peut se comprendre comme un *continuum* de relecture et de traduction des textes de la tradition républicaine : ceux-ci ont été constamment interprétés et transposés, d'une époque et d'une langue à l'autre, par des protagonistes capables de redonner vie au vocabulaire classique par de nouveaux actes de langage pour répondre de façon spécifique aux besoins politiques et culturels de leur époque¹³. L'approche historique et politique de Skinner sur la théorie de l'état libre a prouvé l'intérêt d'articuler la théorie politique à une étude élargie du contexte discursif au moment où une nouvelle conception de la politique s'est mise en place et a été développée. Dans le cas français, c'est précisément dans la crise de la royauté et les premières années de la Révolution que l'on peut saisir la théorie républicaine à l'épreuve de la fondation d'un ordre politique nouveau, et étudier les contours d'une doctrine et d'un héritage intellectuel dont le libéralisme du XIX^e siècle a contribué à estomper l'évidence¹⁴. D'où l'intérêt de voir dans quelles circonstances sont traduits certains textes de Milton, Nedham ou Harrington¹⁵. Comment se sont-ils intégrés dans le contexte socio-intellectuel et l'horizon d'attente de 1789 ? Dans quelle mesure ces textes républicains ont-ils été des outils du changement ? Quelles stratégies argumentatives ont été mises en œuvre pour les valoriser dans la dynamique d'innovation ? Les traductions sont des gestes politiques à comprendre dans une relation dialogique du traducteur avec le texte étranger et avec les lecteurs auxquels il s'adresse dans un état donné de la langue. La réception peut aussi marquer l'écart entre l'objectif poursuivi et le résultat obtenu. Le choix des textes à traduire est important ; il sera d'autant mieux reçu qu'il est en adéquation au temps et au lieu et qu'il émane d'une autorité appropriée.

(13) Laszlo KONTLER, « Translation and Comparison I : Early-Modern and Current Perspectives », *Contributions to the History of Concepts*, 3, 2007/1, p. 71-102.

(14) Pierre SERNA, « Est-ce ainsi que naît une république ? », dans *La République dans tous ses états*, Claudia MOATTI et Michèle RIOT-SARCEY (dir.), Paris, Payot, 2009, p. 23-55.

(15) Sur ces auteurs, Blair WORDEN, *Le républicanisme anglais*, chap. xv de *l'Histoire de la pensée politique moderne. 1450-1700*, H. BURNS (dir.), trad. J. MÉNARD et C. SUTTO, Paris, PUF, 1997 ; James HARRINGTON, *Oceana*, précédé de *L'œuvre politique de Harrington*, par J.G.A. Pocock, Paris, Belin, 1995.

Depuis les travaux classiques de Hans-Georg Gadamer¹⁶ et de George Steiner¹⁷, l'art de comprendre et d'interpréter les textes qui est la tâche centrale de l'herméneutique philosophique a étendu son champ d'application aux sciences humaines qui ont pour objet le sens, la signification, notamment à l'art du traducteur. La théorie de la traduction s'est émancipée du domaine littéraire et linguistique pour se constituer en une discipline spécifique génératrice d'orientations plurielles. À l'heure où l'homogénéisation des systèmes de communication menace toutes les langues, le paradigme de la traduction s'affirme comme une manière lucide d'habiter Babel, comme une exigence où se joue notre rapport à l'Autre dans un processus de transposition créatrice¹⁸. La perspective herméneutique fait de la traduction un facteur constitutif et historique du savoir, avec la conscience explicite de l'écart, de la différence dans l'acte d'interpréter « et de transmettre, grâce à un effort personnel d'explicitation, ce qui a été dit par d'autres et qui se présente à nous dans la tradition, partout où elle n'est pas immédiatement compréhensible »¹⁹. Mettant ses réflexions sur la traduction sous l'égide du titre d'Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Paul Ricœur décrit le processus de la traduction comme « la production d'équivalence », l'art de « construire des comparables ». Avec la double résistance du texte à traduire et de la langue d'accueil, l'hospitalité langagière accepte l'horizon raisonnable d'« une équivalence présumée, non fondée dans une identité de sens démontrable, une équivalence sans identité »²⁰. Du fait de la différence des langues, de l'éloignement temporel et du contexte étranger, le désir de traduire passe par un comparatisme constructif qui s'imprègne de l'esprit d'une culture et va d'une intuition globale du sens du texte à la phrase et au mot. La critique de la traduction va à la recherche du traducteur et des éléments censés éclairer son œuvre; il importe de savoir qui il est, s'il a écrit sur sa pratique, de connaître ses domaines d'intervention et l'horizon de son projet traductif²¹. L'interprétation du traducteur éclaire le contexte qui lui a donné naissance et le processus de transfert et

(16) Hans-Georg GADAMER, *L'art de comprendre. Ecrits II*, Pierre Fruchon éd., Paris, Aubier, 1991.

(17) George STEINER (*After Babel*, 3rd ed., Oxford University Press, 1998), *Après Babel : une poétique du dire et de la traduction*, trad. L. LOTRINGER et P.-E. DAUZAT, Paris, A. Michel, 1998.

(18) Antoine BERMAN, *L'épreuve de l'étranger : culture et traduction dans l'Allemagne romantique* (1995), Paris, Gallimard, 1984, p. 289.

(19) Hans-Georg GADAMER, *L'art de comprendre, op. cit.*, p. 142.

(20) Paul RICŒUR, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004, p. 60-63.

(21) Antoine BERMAN, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard, 1994, p. 73.

de réception des idées et du vocabulaire socio-politique. La transposition d'un texte étranger reflète l'évolution du langage politique et peut être un outil d'analyse du changement conceptuel²².

La traduction dans l'espace de communication des Lumières

Au plan culturel, la France est dans l'Europe des Lumières une aire de communication et de rayonnement intellectuel, un espace de transferts réciproques où les voyages et les traductions contribuent à développer un fonds commun de pensée et de pratiques sociales. Ce qui n'abolit pas les différences et ne gomme pas les spécificités nationales, les lectures plurielles ou les réécritures acculturantes. Dans un espace ouvert à la critique et aux idées novatrices, la médiation langagière s'accommode des distorsions de la communication, du poids des traditions ou des circonstances concrètes, comme le montrent les transferts dans le domaine de la sociabilité et de la philosophie morale, ou la réflexion sur l'histoire de la société²³. Un même mot peut recouvrir des usages et des acceptions différentes selon les temps et les lieux, ou ne pas avoir d'équivalent dans la langue d'accueil, ainsi celui de « civilisation », qui apparaît simultanément en français et en anglais autour de 1760 et qui est rapidement adopté dans d'autres langues²⁴. L'ouverture à la culture européenne, aux lumières anglo-écossaises, à l'*illuminismo* ou à l'*Aufklärung* peut se concilier avec le patriotisme, avec le sentiment d'appartenance à la communauté nationale, dans une perspective de paix et de liberté. La compréhension réciproque passe par une relation dialogique et par la reconnaissance d'une altérité irréductible inscrite dans un réseau de sens inhérent au contexte dans lequel s'expriment les individus. Ce qui invite à une approche nuancée des apports républicains et libéraux de cette période charnière de l'histoire politique moderne.

Les œuvres de philosophie politique qui inspirent les débats intellectuels de la deuxième moitié du XVIII^e siècle et les auteurs dont se réclament les révolutionnaires, de Montesquieu à Rousseau, témoignent des rapports complexes entre la tradition républicaine et la pensée libérale. En 1995,

(22) Laszlo KONTLER, « Translation and Comparison II : A Methodological Inquiry into Reception in the History of Ideas », *Contributions to the History of Concepts*, 4, 2008/1, p. 27-56.

(23) Daniel GORDON, *Citizen without sovereignty. Equality and sociability in French Thought*, Princeton NJ, Princeton University Press, 1994 ; Michael SONENSCHER, *Sans-Culottes*, *op. cit.*

(24) La revue *Contributions to the History of Concepts* réunit plusieurs articles sur le transfert et les usages comparés du concept, notamment en Hollande (Pim DEN BOER : 2007/2), en Italie (Sandro CHIGNOLA : 2007/2), en Espagne (Javier FERNANDEZ SEBASTIAN : 2008/1) et en France (Raymonde MONNIER : 2008/1).

le livre de Jean-Fabien Spitz, *La Liberté politique*, établissait le lien, à travers Rousseau, entre le domaine français et le républicanisme anglophone. L'analyse des conceptions concurrentes montre que la problématique républicaine de la liberté qui lie la liberté à la soumission à la loi se présente comme une voie médiane, avec la notion de bien commun et de valeurs partagées²⁵. La critique du paradigme libéral, du républicanisme anglophone et de la liberté républicaine dans le système de Rousseau, ne renvoie pas à la cité antique et au dilemme sur la liberté positive et la liberté négative²⁶ mais aux institutions politiques et aux règles collectives qui garantissent la liberté et l'indépendance des individus : la satisfaction des désirs de chacun ne peut être garantie que quand le régime politique défend l'appétit de domination.

Les traductions avaient nourri les controverses politiques bien avant le XVIII^e siècle mais l'intensification des relations et des réseaux intellectuels en Europe, l'action conjuguée des intermédiaires, de la presse et de l'édition en font à la fin du siècle des instruments efficaces de modernisation politique. Si le siècle des Lumières est l'âge de la traduction des classiques, c'est aussi le moment où les cultures nationales s'enrichissent grâce à la multiplication des traductions d'auteurs étrangers dans tous les domaines, littéraires, scientifiques, philosophiques et politiques²⁷. Les traductions participent de plus en plus à la diffusion des idées nouvelles, du fait de l'élargissement du marché et du public de lecteurs français ou francophones. Après 1750, les textes ne sont plus écrits ou traduits en latin pour une diffusion scientifique internationale, mais sont connus grâce à des réseaux de traductions et de retraductions²⁸, et atteignent un large public par l'édition d'extraits, de comptes rendus et de fragments dans les périodiques nationaux. La publication de textes étrangers connaît un niveau sans précédent en termes de volume, de diversité et de rapidité de traduction. L'intérêt pour la pensée et la littérature anglaise se reflète sur le marché des traductions dans tous les genres, en philosophie, de Locke

(25) Jean-Fabien SPITZ, *La Liberté politique. Essai de généalogie conceptuelle*, Paris, PUF, 1995.

(26) Isaiah BERLIN, (*Two Concepts of Liberty*, 1958) *Four Essays on Liberty*, Oxford University Press, 1979, trad. J. CARNAUD et J. LAHANA, *Éloge de la liberté*, Paris, 1990.

(27) Fania OZ-SALZBERGER, « The Enlightenment in Translation », *Enlightenment and communication : Regional Experiences and Global consequences*, L. KONTLER ed., *European Review of History*, vol. 13/3, 2006, p. 385-409.

(28) *Ibid.*, p. 388-389. *Multilinguisme et multiculturalité dans l'Europe des Lumières*, Ursula HASKINS GONTHIER et Alain SANDRIER éd., Paris, Champion, 2007 ; Jeffrey FREEDMAN, « Traduction et édition à l'époque des Lumières », *Dix-Huitième Siècle*, n° 25, 1993, p. 79-100.

à Hume, de Shakespeare, Pope et Milton en poésie aux romans de Defoe, Swift et Richardson. En France, les œuvres traduites de l'anglais en français sont les plus nombreuses, et sont souvent retraduites du français dans une autre langue. L'énorme popularité de la littérature de voyage contribue à la réflexion sur les colonies. Par-delà les éléments immédiatement mesurables, l'impact culturel se lit sur le plus long terme en matière d'inspiration artistique et théorique, de Shakespeare à Addison, de Newton, à Hume et Adam Smith. La découverte de ces œuvres en français a profondément influencé la pensée des Lumières²⁹.

La pratique de la traduction elle-même devient un sujet de débat public. Les études sur cette pratique en France au XVIII^e siècle concernent surtout les ouvrages classiques, la littérature romanesque, le théâtre et la poésie. L'impression qui s'en dégage est que, malgré la réaction de certains traducteurs pour une plus grande fidélité au texte original, prévaut encore la conception héritée du XVII^e siècle qui privilégie l'esthétique de la culture d'accueil pour faciliter la réception de l'œuvre et l'assimilation des idées. C'est une période de transition vers le romantisme qui adhère à la réaction venue d'Allemagne. Chateaubriand opère une rupture avec sa traduction du *Paradis perdu* quand il dit avoir « calqué le poème de Milton à la vitre » pour ne rien perdre de la précision, de l'originalité et de l'énergie de l'original³⁰. Au XVIII^e siècle, la traduction est perçue comme une transposition linguistique qui accorde l'esprit du texte en son temps au nouveau contexte culturel des lecteurs ; ce que le texte gagne en intelligibilité compense la perte encourue³¹. Les traducteurs qui s'expriment sur leur pratique sont conscients des difficultés inhérentes aux différences entre les langues et à la notion de génie de la langue. Dans sa préface à la traduction de Tacite, D'Alembert recommande de « ne pas se faire une règle de traduire littéralement », car chaque langue a ses lois qu'on ne peut changer. Si toutes les langues « sont également propres à chaque genre d'ouvrage, elles ne le sont pas également à exprimer une même idée : c'est en quoi consiste la diversité de leur génie »³². Le traité anglais

(29) Fania Oz-SALZBERGER, art. cit., p. 394-399 ; Paul André HORGUELIN, *Anthologie de la manière de traduire : domaine français*, Montréal, Linguatex, 1981, chap. v.

(30) John MILTON, *Le Paradis perdu*, traduction de Chateaubriand, Paris, Krabbe, 1850. Remarques de Chateaubriand, p. 1-10 ; Marie-Élisabeth BOUGEARD-VETÔ, *Chateaubriand traducteur : de l'exil au « Paradis perdu »*, Paris, Champion, 2005.

(31) Fania Oz-SALZBERGER, art. cit., p. 403-4. Laszlo KONTLER, « Translation and Comparison I », art. cit., p. 76 sqq. ; Susan BERNOFSKY, *Foreign words*, Detroit, Wayne State University Press, 2005.

(32) *Morceaux choisis de Tacite*, traduits... par M. D'ALEMBERT, Paris, Moutard, 1784, 2 vol. « Observations sur l'art de traduire en général, et sur cet Essai de Traduction en particulier », I, p. 6, 9.

de Tytler expose en 1791 les principales idées du XVIII^e en matière de traduction, en notant comme D'Alembert ce qui distingue un traducteur de génie, capable de faire passer les idées de l'original dans une autre langue³³. À côté de quelques grandes plumes, la traduction mobilisait de nombreux anonymes. Pour rendre la force du texte original, D'Alembert exhortait ces traducteurs à « risquer quelques expressions de génie », c'est-à-dire « la réunion nécessaire et adroite de quelques termes connus pour rendre avec énergie une idée nouvelle »³⁴.

Les études critiques actuelles recentrent l'intérêt sur les traducteurs, sur leurs relations, leurs activités et leur rôle dans la transmission des idées. Quand on sait *pourquoi* et *pour qui* on traduit, on sait habituellement *comment* traduire³⁵. La traduction des ouvrages du républicanisme anglais fait partie de l'ensemble des pratiques de communication des Lumières auxquelles la Révolution américaine donne une accélération décisive. Le langage du républicanisme offre aux révolutionnaires le moyen de s'approprier le concept du politique *per se*. Dans les colonies anglaises d'Amérique, aux Pays-Bas, la réédition des textes du républicanisme anglais, les traductions des philosophes français importées de Londres ou d'Édimbourg, l'*Esprit des Lois*, la philosophie politique de Rousseau avaient contribué à inspirer l'esprit de liberté et à renouveler le langage républicain³⁶. À Paris, c'est « dans un moment où la politique occupe tous les esprits » que Jean-Jacques Rutledge, un des interprètes français de la pensée de Harrington, lance son périodique le *Babillard* en 1778³⁷. L'indépendance des Treize colonies, la « révolution des patriotes » aux Pays-Bas, radicalisent le discours républicain d'opposition à la monarchie absolue en appui sur la théorie des droits naturels, sur l'horizon des « révolutions de la liberté ». L'attente suscitée par la guerre d'Indépendance se lit en 1780 dans *l'Histoire des Deux Indes* :

(33) Alexander FRASER TYTLER, *Essay on the Principles of Translation*, Amsterdam, J. BENJAMINS, 1978 (reprint ed. 1813).

(34) *Morceaux choisis de Tacite*, op. cit., p. 23.

(35) Anthony PYM, *Pour une éthique du traducteur*, Presses de l'Université d'Ottawa, Artois Presses Université, 1997; Lawrence VENUTI, *The Translator's Invisibility. A History of Translation*, London, New-York, Routledge, 1995.

(36) Wyger R.E. VELEMA, *Republicans. Essays on Eighteenth-Century Dutch Political Thought*, Leiden, Boston, Brill, 2007; *Republicanism : a shared European heritage*, M. van GELDEREN, Q. SKINNER ed., Cambridge, Cambridge University Press, 2002, 2 vol. ; Gordon WOOD (1969), *La création de la République américaine 1776-1787*, trad. F. Delastre, Paris, Belin, 1991. Sur Mably et Saïge en France, Keith M. BAKER, « Transformations of Classical Republicanism in Eighteenth Century France », *The Journal of Modern History*, 73, 2001, p. 32-53.

(37) *Le Babillard*, 5 janvier 1778 – 30 avril 1779, 4 vol. (n° 6).

« Au bruit des chaînes qui se brisent, il nous semble que les nôtres vont devenir plus légères; et nous croyons quelques momens respirer un air plus pur, en apprenant que l'univers compte des tyrans de moins. D'ailleurs ces grandes révolutions de la liberté sont des leçons pour les despotes. Elles les avertissent de ne pas compter sur une trop longue patience des peuples, et sur une éternelle impunité »³⁸.

L'élaboration de la constitution des États-Unis mobilise de nouveaux arguments dans le débat sur la république; la référence aux cités antiques et les objections courantes sur la taille des républiques deviennent obsolètes. Dans une grande république commerçante dénuée d'aristocratie héréditaire, l'idée d'une constitution mixte n'a plus de sens. Dans les *Federalist Papers*, l'argument essentiel en faveur de la constitution de la république fédérale est qu'à travers les élections, la constitution des États et l'État fédéral préservent la source ultime de l'autorité dans le peuple. La garantie de la liberté réside dans la force du pouvoir fédéral, basée sur le consentement de tout le peuple américain, seule source légitime du pouvoir. La constitution ne commence-t-elle pas par ces mots, *We the People*³⁹? En France, la convocation des États généraux, la révolution de la souveraineté de juin 1789, la Déclaration des droits et l'élaboration de la Constitution relancent le débat public sur la « république démocratique »⁴⁰. C'est à ce moment que sont traduits les textes radicaux du républicanisme anglais⁴¹. Ce n'est pas un hasard si c'est un angliciste, Olivier Lutaud, qui le premier a attiré l'attention sur la traduction au début de la Révolution des textes canoniques de la première Révolution anglaise, notamment ceux de Milton publiés par Mirabeau⁴². Car il ne s'agit pas à ce moment de chercher un modèle dans l'histoire. Sieyès avait répondu d'avance aux anglomanes : « Les Anglois n'ont pas été au-dessous des lumières de leur temps : ne restons pas au-dessous des lumières du nôtre. [...] Surtout, ne nous décou-

(38) RAYNAL [et DIDEROT], *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Genève, J.-L. Pellet, 1780, IV, 455-456 (Livre XVIII, chap. 52).

(39) Judith N. SHKLAR, « Montesquieu and the new republicanism », dans *Machiavelli and Republicanism*, G. BOCK, Q. SKINNER, M. VIROLI ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1993, chap. 13, p. 265-279 (277).

(40) Pour les premiers républicains, qui défendent en 1790-1791 un fédéralisme radical, les deux mots *république* et *démocratie* sont devenus synonymes (*L'espace public démocratique*, op. cit., p. 57).

(41) Rachel HAMMERSLEY, *French Revolutionaries and English Republicans : The Cordeliers Club. 1790-1794*, Woodbridge, Boydell Press, 2005.

(42) Olivier LUTAUD, « Emprunts de la révolution française à la première révolution anglaise. De Stuart à Capet, de Cromwell à Bonaparte », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 37, 1990, p. 589-607.

rageons pas de ne rien voir dans l'Histoire, qui puisse nous convenir »⁴³. Ce qui est à l'œuvre dans la traduction de Milton, c'est la communication interlinguistique, l'acte de s'approprier un texte étranger pour en restituer le principe actif dans la langue des révolutionnaires de 1789.

Traduire dans le moment révolutionnaire

Les traductions de l'*Areopagitica* de Milton (1644) et des traités politiques des années 1650 – *Pro Populo Anglicano Defensio* (1651) de Milton, *The Excellency of a free State* de Nedham (1656) et *Aphorisms political* de Harrington (1659) – sont publiées dans différentes circonstances de 1788 à 1791, de la convocation des États généraux à l'élaboration de la Constitution. Elles sont l'œuvre de partisans enthousiastes de la Révolution, engagés à des niveaux divers dans les événements et l'action politique. Parmi eux, un grand orateur de la Constituante, acteur majeur de la Révolution de 1789, le comte de Mirabeau (1749-1791), et des hommes de lettres français des secondes Lumières dont l'un est parfaitement bilingue, Jean-Jacques Rutledge (1742-1794), issu d'une famille de réfugiés Jacobites irlandais. C'est un moraliste fêru d'économie politique, engagé dans les débats littéraires et philosophiques des années 1770 et dans le républicanisme libéral de la fin du siècle. Le plus jeune, Théophile Mandar (1759-1823), est membre d'une famille bourgeoise d'Île-de-France ; il occupe diverses fonctions révolutionnaires et se fait connaître par ses publications, notamment par ses traductions de récits de voyages⁴⁴. Ce sont des figures de l'espace critique des Lumières, des polygraphes, acteurs des transferts linguistiques et culturels, notamment Rutledge dont les *Œuvres diverses* (1777) et les périodiques depuis 1770 défendent les vertus de la communication et de l'analyse comparée des mœurs, de la langue et de la littérature dans un esprit ouvert et hospitalier⁴⁵. Dans le *Bureau d'esprit*, le moraliste raillait les codes de reconnais-

(43) *Qu'est-ce que le Tiers-État? Œuvres de Sieyès*, Paris, EDHIS, 1989, I, 3, chap. VI (69). Par ailleurs s'agissant du modèle anglais, la pensée de Harrington comme celle de Montesquieu se prête à de multiples lectures.

(44) Sur l'itinéraire intellectuel et politique de Théophile MANDAR, voir ma contribution et celle de Pierre SERNA dans *Républicanismes et droit naturel*, op. cit., p. 119-160.

(45) La réédition critique de quelques-unes de ses œuvres contribue à une meilleure connaissance de cet écrivain original : *Les Comédiens ou le Foyer*, *Le Bureau d'esprit*, *Le train de Paris ou les Bourgeois du temps*, éd. Pierre PEYRONNET, Paris, Champion, 1999 ; *La Quinzaine anglaise à Paris ou l'art de s'y ruiner en peu de temps*, éd. Roland MORTIER, Paris, Champion, 2007 ; *Paris et Londres en miroir. Lettres de Voyage extraites du Babillard de Jean-Jacques Rutledge*, éd. Raymonde MONNIER, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2010.

sance et la censure qui régnait du salon de M^{me} Geoffrin à l'Académie, pour engager le public à juger lui-même les œuvres. Avec la Révolution, une page sera définitivement tournée, celle des modes d'intégration des élites sur la distinction héréditaire et la relation clientélaire. Sous la Constituante, Rutledge qui a déjà contribué à faire connaître en France les théories de Harrington dans ses essais périodiques développe dans son journal *Le Creuset* une conception originale du gouvernement civil, en appui sur la traduction, non annoncée comme telle, des six premiers chapitres des *Aphorismes* d'Harrington⁴⁶.

La Révolution donne à ces écrivains l'occasion de développer leurs théories politiques et d'agir dans l'événement. S'ils ne sont pas comme Mirabeau des acteurs révolutionnaires de premier plan, ils ont eu, comme publicistes et traducteurs, une influence dans la diffusion des idées qui dépasse leur rôle politique personnel. Mirabeau meurt peu avant la fuite du roi, mais Mandar et Rutledge, qui militent aux Cordeliers, sont à Paris dans la crise de Varennes des acteurs en vue du premier moment républicain. Mirabeau avant d'être le héraut de la Révolution avait été lui-même un polygraphe qui cherchait à se faire un nom en littérature. De cette première séquence de sa vie, les historiens ont retenu la chronique d'une vie désordonnée, faite de scandales, de prisons et d'exils⁴⁷. La thèse de droit de François Quastana, contrairement aux biographies qui mettent l'accent sur son rôle révolutionnaire, suit la maturation de ses idées politiques, analyse ses ouvrages critiques et son apprentissage de l'éloquence dans l'Europe des Lumières⁴⁸. Dans les années 1770-1780, Mirabeau, en butte à l'arbitraire familial et étatique de l'Ancien Régime, s'essaie à tous les genres, empruntant beaucoup à d'autres, et met à contribution ses collaborateurs et ses amis, y compris pour les traductions⁴⁹.

S'agissant de la réception des textes étrangers, le cas de Mirabeau est intéressant car c'est lui qui a lancé en 1784, à la demande de Benjamin Franklin, la première attaque en règle contre le principe de la noblesse

(46) *A System of Politics, delineated in short and easy Aphorisms...*, *The Oceana of James Harrington and his other works...* [by John TOLAND], London, 1700. œuvre traduite en français en l'an III par P.-Fr. Henry (*Œuvres politiques*, Paris, Leclerc, 3 vol.).

(47) *Orateurs de la Révolution*, *op. cit.*, p. 1424-1429.

(48) François QUASTANA, *La pensée politique de Mirabeau : républicanisme classique et régénération de la monarchie*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires d'Aix-Marseille, 2007.

(49) L'« atelier » de Mirabeau comptait notamment quatre exilés genevois, Clavière, Du Roveray, Reybaz et Étienne Dumont, ainsi que le juriste marseillais Pellenc. J. BÉNÉTRUY, *L'atelier de Mirabeau. Quatre proscrits genevois dans la tourmente révolutionnaire*, Genève, S^{té} d'histoire et d'archéologie de Genève, 1962.

héréditaire, avec l'édition française d'un pamphlet anglo-américain, *Considérations sur l'Ordre de Cincinnatus*⁵⁰. Le traducteur était en fait un authentique écrivain, son ami le moraliste Chamfort. William Doyle a montré comment, dès la fondation de l'ordre dédié aux anciens officiers de la guerre d'Indépendance, l'hérédité reconnue aux membres était devenue un sujet sérieusement controversé dans toute la république⁵¹. C'est en partie le succès de la branche française qui leur permit d'échapper à la dissolution en 1784. Les officiers français qui avaient servi dans l'armée américaine, heureux d'ajouter la médaille et le ruban des Cincinnati à leurs décorations, avaient été nombreux à postuler et dès le début la branche française admettait des membres héréditaires. C'est dans ce contexte que la traduction du pamphlet de l'adversaire le plus déterminé de l'Ordre en Caroline du Sud, le juge Aedanus Burke, est diffusée en France⁵². Mirabeau se justifiait d'avoir omis quelques détails particuliers : « Je pense qu'en transportant dans notre langue des écrits étrangers, il faut les rendre les plus faciles à lire qu'il est possible. Or chaque langue et chaque nation a des manières différentes d'arranger et d'énoncer ses idées » (VII-VIII). La publication offrait le répertoire complet des arguments radicaux contre les distinctions héréditaires en reprenant, avec l'adaptation du pamphlet américain des extraits d'une lettre de Franklin ridiculisant la transmission des titres. La traduction des textes liés à l'affaire, comme les statuts de l'Ordre et la circulaire de son président George Washington invitant les sociétés à réformer ces statuts, était assortie d'extraits des originaux en anglais et d'observations critiques des auteurs. Une lettre de Turgot au docteur Price, assez critique sur les constitutions des différents États, complétait la rhétorique anti-aristocratique des auteurs.

Le langage républicain de Mirabeau et de Chamfort faisant écho à la controverse aux États-Unis ne visait pas seulement les Cincinnati mais la noblesse en général ; toute distinction entre Patriciens et Plébéiens était un affront au premier des droits humains, « l'égalité » : « le nom d'hommes libres est le premier des titres ». « Les nobles des Républiques n'ont été, et ne sont que des tyrans ; les nobles des Monarchies n'ont été et ne sont que des instruments fidèles d'oppression, maîtres aussi durs qu'esclaves rampans, toujours prêts à humilier, à vexer, à pressurer le

(50) *Considerations on the Society or Order of Cincinnati*, signed Cassius, Charleston, 1783.

(51) William DOYLE, *Aristocracy and its enemies in the age of Revolution*, Oxford University Press, 2009, chap. 4.

(52) *Considérations sur l'Ordre de Cincinnatus... par le C^{te} de Mirabeau...* Londres, J. JOHNSON, 1784.

peuple ruiné, desséché, anéanti par ces nobles... »⁵³. Le pamphlet visait à ruiner l'aristocratie dans l'opinion, mais il ne réussit pas à lancer un débat général comme l'original avait pu le faire en Amérique. La leçon de la littérature et du republicanisme classiques était que l'ambition des nobles était une source de corruption et un danger pour la république, dont le vrai principe était la vertu, mais les États-Unis n'avaient pas comme la France de noblesse à détruire. La réception de la traduction rend compte de l'articulation historique ambivalente du concept de révolution au début des années 1780. L'exemple de la Révolution américaine pouvait illustrer le schéma idéologique classique qui opposait les chances d'accès à la liberté d'un peuple nouveau, réceptif aux institutions libres, et celles de nations vieilles où la régénération de l'État nécessitait un processus long et difficile⁵⁴. Le pamphlet de Mirabeau rassemblait déjà tous les arguments et le langage radical qui sont déployés quatre ans plus tard contre la noblesse héréditaire. Mais en France la destruction de l'aristocratie n'était pas encore sur l'agenda politique. Tout change avec la convocation des États généraux, quand les circonstances deviennent favorables à la rupture avec le passé aristocratique et que paraissent, dans le flot des brochures et des libelles politiques, l'*Essai sur les Privilèges* et le fameux *Qu'est-ce que le Tiers-État ?* de Sieyès.

Si Chateaubriand, dans l'*Essai* joint à sa traduction du *Paradis perdu*, peut saluer en Milton le patron de la liberté de la presse, c'est que grâce à Mirabeau la Révolution a redécouvert l'œuvre politique de John Milton⁵⁵. Avant même de contribuer, par son audace et son génie d'orateur aux États généraux à la révolution de la souveraineté, Mirabeau anticipe la publicité des débats par un discours qui fait écho à la Révolution anglaise, *Sur la liberté de la presse*⁵⁶. Publiée dès novembre 1788 l'adap-

(53) *Ibid.*, p. 80-81.

(54) En 1780 Diderot oppose dans l'*Histoire des Deux Indes* le modèle de la révolution américaine, celle d'un peuple nouveau, au référent anglais du XVII^e siècle, à la « longue suite de révolutions » entre le peuple britannique et ses souverains. Gianluigi GOGGI, « Quelques modèles de révolution dans l'*Histoire des deux Indes* », dans *La légende de la Révolution*, éd. C. CROISILLE et J. EHRARD, Clermont-Ferrand, 1988, p. 27-38.

(55) *Essai sur la littérature anglaise, Œuvres complètes de Chateaubriand*, Paris, Garnier frères, 1861, XI.

(56) *Sur la liberté de la presse*, imité de l'anglois, de Milton, par le C^{te} de MIRABEAU, 1788 (réédité en 1789 et 1792); Olivier LUTAUD, « Des révolutions d'Angleterre à la Révolution française. L'exemple de la liberté de la presse ou comment Milton "ouvrit" les États généraux », dans *La légende de la Révolution*, op. cit., 115-125. Tony DAVIES, « Borrowed Language : Milton, Jefferson, Mirabeau », dans *Milton and republicanism*, D. ARMITAGE, A. HIMY, Q. SKINNER ed., Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 254-271.

tation de l'*Areopagitica* de Milton réunit tous les atouts qui font de la traduction d'un texte étranger un outil de l'innovation politique : l'occasion, l'éloquence du tribun révolutionnaire, l'autorité de la figure du poète.

« Et quel temps fut jamais plus favorable à la liberté de la presse ? [...] ce serait faire injure à la vérité que de croire qu'elle pût être arrachée par le vent des doctrines contraires [...] La vérité eut-elle jamais le dessous, quand elle fut attaquée à découvert et qu'on lui laissa la liberté de se défendre ? Réfuter librement l'erreur est le plus sûr moyen de la détruire »⁵⁷.

La publication répond à l'attente normative du public et la référence au modèle est d'autant mieux reçue que la liberté de la presse est au XVIII^e siècle ce qui force l'admiration pour la Grande-Bretagne. D'autres républicains la réclament et les *Cahiers* l'inscrivent dans leurs doléances. Cette liberté fondamentale est « l'alphabet de l'enfance des républiques » (Desmoulins), prémices d'autres libertés.

Le texte que Mirabeau ne connaissait pas lui avait été suggéré en 1788 par le juriste anglais Samuel Romilly qui avait traduit son pamphlet sur l'ordre de Cincinnatus⁵⁸. La traduction de Mirabeau et Jean-Baptiste Salaville donne une seconde vie à ce sommet de l'œuvre en prose de Milton. Adressé au Parlement, l'appel de Milton contre la censure avait eu peu d'écho avant la réédition de ses œuvres par John Toland. Au XVIII^e siècle, il circulait en milieu whig et parmi les *dissenters* avant d'être réédité et commenté, seul ou joint ensuite à l'imitation de Mirabeau. Ce petit traité évoquant l'éloquence des anciens et l'idéal de l'humanisme civique devient en France le texte politique de référence, souvent cité par les champions de la liberté de la presse, avant d'être un classique de l'histoire de la presse. Mirabeau déclarait avoir suivi de près l'auteur et avoir « plutôt retranché qu'ajouté » à l'original ; l'adaptation le réduit de moitié environ, omet les références bibliques et ce qui touche la polémique protestante mais garde la revendication essentielle et la séquence logique des arguments – historique, intellectuel, pratique, moral et civique. La censure est non seulement inutile mais elle entrave l'essor de la pensée, est dégradante pour tous et avi-

(57) *Sur la liberté de la presse*, dans Christophe Tournu, *Milton et Mirabeau, rencontre révolutionnaire*, Paris, Edimaf, 2002, p. 83-84 ; *Areopagitica* : a Speech for the liberty of unlicens'd printing, To the Parliament of England. Voir l'édition bilingue d'Olivier LUTAUD (Paris, Aubier-Flammarion, 1956, 1969).

(58) Sur ce juriste éminent, descendant de huguenots réfugiés, ami des exilés genevois et auteur de *Memoirs* (London, J. MURRAY, 1840), J. BÉNÉTRUY, *L'atelier de Mirabeau*, op. cit.

lit la nation. Mais « préférer au triste plaisir d'enchaîner les hommes celui de les éclairer : c'est une vertu qui répond à la grandeur de vos actions, et à laquelle seule peuvent prétendre les mortels les plus dignes et les plus sages » (p. 85). La rhétorique persuasive de Mirabeau actualise l'édition, condense certains arguments et adapte les maximes à l'esprit du temps : « Tuer un homme, c'est détruire une créature raisonnable mais étouffer un bon Livre, c'est tuer la Raison elle-même »⁵⁹. À la veille de l'ouverture des États généraux, moment idéal pour promouvoir la liberté d'expression, l'adaptation de Mirabeau apporte un nouveau souffle au texte de Milton, lui redonne la « vie active » de l'esprit qui l'avait produit⁶⁰.

En 1789 une autre publication de Mirabeau faisait redécouvrir un texte clé du républicanisme anglais, avec l'adaptation de la première *Défense du Peuple anglais*, sous le titre *Théorie de la royauté, d'après la doctrine de Milton*⁶¹. Dans ce texte, écrit pour réfuter le traité de Saumaise contre le régicide, Milton retournait habilement les arguments de l'érudit protestant en faveur du droit divin des rois, pour reconnaître aux peuples le droit d'élire les magistrats et de choisir la forme de leur gouvernement, de déposer et de juger les tyrans qui se sont placés hors du droit. Comme d'autres radicaux du xviii^e siècle, Milton tire ses arguments de l'autorité des anciens, de la Bible et de la loi naturelle, et développe une morale rationnelle du pouvoir à partir du droit individuel de chaque homme de se défendre de la tyrannie⁶². Il a recours à la *common law* anglaise pour poser que le roi qui abuse de son pouvoir, viole son serment et les lois fondamentales du royaume et peut être jugé comme un criminel. À la suite des juristes médiévaux, il met en avant le droit immémorial du Parlement, à savoir la chambre des Communes, pour démontrer que « l'autorité du Parlement est supérieure à celle du roi », argument clé en faveur du droit du peuple :

« Sachez que par le mot *peuple*, nous entendons uniquement les communes, la chambre des Lords étant supprimée ; nous comprenons tous les citoyens indistinctement sous la dénomination de peuple, puisque nous n'avons qu'un suprême sénat, où les nobles peuvent voter comme les

(59) Olivier LUTAUD, art. cit., signale la censure discrète : « *a reasonable creature, God's image* » et « *kills reason itself, kills the image of God* ».

(60) *Books are not absolutely dead things, but doe contain a potencie of life in them to be as active as that soule was whose progeny they are (Areopagitica, op. cit., p. 140).*

(61) Paris, 1789 [par MIRABEAU, trad. Jean-Baptiste SALAVILLE]. Olivier LUTAUD, « Emprunts », art. cit. ; Christophe TOURNU, *Milton et Mirabeau, op. cit.* ; John MILTON, *écrits politiques*, éd. M.-M. MARTINET, Paris, Belin, 1993, p. 173-208.

(62) *Le mandat des rois et des magistrats (1649), Écrits politiques, op. cit., p. 129-150.*

autres citoyens, non par un droit qui leur soit particulier comme autrefois, mais en qualité de représentants [...] »⁶³.

L'adaptation de Mirabeau omet des exemples et les détails relatifs à la Révolution anglaise, et modernise le texte dont les maximes s'insèrent sans difficulté dans le contexte de la Révolution de 1789 :

« Enfin, le parlement est l'assemblée souveraine de la nation, instituée par un peuple parfaitement libre, pour délibérer sur les affaires les plus importantes du royaume, investie du pouvoir le plus étendu : le roi n'est établi que pour mettre à exécution les lois faites dans l'assemblée nationale »⁶⁴.

Pour les révolutionnaires français, la rhétorique anglaise des années 1650, débarrassée de ses accents puritains, demeurerait efficace pour affirmer la souveraineté de la nation contre le pouvoir tyrannique. La *Théorie de la royauté* d'après Milton connaît trois éditions de 1789 à 1792. Si l'actualité politique de la réimpression de la traduction de Mirabeau paraît évidente en novembre 1792, au moment où s'ouvre le procès du roi, l'intérêt qu'a trouvé le grand orateur de la Constituante à la rhétorique de Milton n'est pas moins certain en 1789, quand il s'agit d'avancer des arguments pour affirmer, face aux prérogatives royales, les droits de l'« Assemblée nationale ». Dans cette discussion, Mirabeau mêle habilement le droit et l'histoire, et joue sur les mots « états » (mot qui implique des droits historiques du peuple français) et « ordres » – mot de « l'idiome moderne », « vide de sens à l'intérêt général » – pour affirmer le droit de l'Assemblée (« des trois états que Sa Majesté a convoqués en une seule Assemblée ») à se constituer sous ce nom pour entrer en activité⁶⁵. Faisant écho au texte de Milton, le discours révolutionnaire transpose les arguments pour légitimer, par delà le décalage conceptuel, l'acte décisif des représentants de la nation⁶⁶.

(63) Christophe TOURNU, *Milton et Mirabeau*, op. cit., p. 130.

(64) *Ibid.*, p. 145. Milton distingue le roi du tyran : « Si j'ai défendu les droits du peuple [...] ce n'est par aucun sentiment de haine contre les rois, mais par une juste indignation contre les tyrans » (p. 158). En France, le discours républicain fait un usage récurrent des arguments anti-tyranniques jusqu'à la chute de la royauté, en reprenant l'opposition classique liberté/esclavage (Raymonde MONNIER, *Républicanisme*, op. cit.)

(65) *Orateurs de la Révolution*, op. cit., p. 624-643. Voir l'argumentation de Milton, dans Christophe TOURNU, *Milton et Mirabeau*, op. cit., p. 149-151.

(66) On sait comment, dès 1790 le même Mirabeau joue un double jeu, secret auprès du couple royal et public à l'Assemblée, dans le but de restaurer l'autorité du roi. Il se trouve alors à contre courant, vis-à-vis des patriotes soucieux de limiter le pouvoir exécutif, et vis-à-vis du roi qui n'adhère pas à la Révolution.

Milton était le plus éloquent des auteurs républicains ; les traductions de Mirabeau popularisent le corpus d'arguments qui nourrit l'innovation discursive de 1789. D'autres textes du républicanisme anglais sont publiés dans le contexte de l'élaboration de la constitution. Le style lapidaire des aphorismes d'Harrington fournit au moraliste Rutledge le modèle de la prescription législative. Avec l'idéal républicain, la conscience de soi et du commun est inspirée de la philosophie morale anglaise⁶⁷. La raison oriente l'action vers le bien et lie la liberté morale de l'individu à l'autorité de lois équitables. L'exposé de la théorie de Harrington prenait une signification sociale dans le contexte de la vente des biens nationaux. Pour Rutledge la reprise par la nation des domaines du clergé posait les bases d'une « loi agraire », réellement salutaire. La notion, comme pivot de l'association civile et corollaire d'une constitution équitable, eut aussitôt un effet négatif⁶⁸.

Ce n'est pas le cas de la traduction du traité de Nedham par Théophile Mandar, publiée sous le titre *De la souveraineté du peuple et de l'excellence d'un État libre*⁶⁹, qui est analysée dans plusieurs journaux en 1791. Tous soulignent la correspondance des théories de Nedham avec les principes de Rousseau. Le traducteur, il est vrai, tout en suivant de près l'original, avait accentué la proximité conceptuelle de Nedham et de l'auteur du *Contrat social*. Il donne en note et en appendice de larges extraits des écrits politiques du citoyen de Genève pour faire ressortir l'aspect précurseur de l'auteur anglais, et ajoute même au cœur du traité deux paragraphes paraphrasant Rousseau sur la logique politique de l'association :

« Par gouvernement politique, nous entendons la somme des forces résultantes de la réunion de toutes les volontés [...] ce pouvoir permanent, par lequel chaque individu n'obéissant qu'à la loi qu'il s'est imposée, jouit, d'une manière illimitée et sans crainte, de tous les droits qui ne dévient ni de la justice, ni de la liberté publique [...] tout ce qui constitue la souveraine puissance appartient au peuple, qui en est la source »⁷⁰.

(67) *Le sens moral, Une histoire de la philosophie morale de Locke à Kant*, dir. Laurent JAFFRO, PUF, 2000.

(68) Raymonde MONNIER, *Républicanisme*, op. cit., chap. 5.

(69) Paris, 1790, 2 tomes en un vol., 208 et 304 p. Je me permets de renvoyer à l'édition critique du texte : Paris, CTHS, 2011. Je remercie Olivier Lutaud qui, en me donnant généreusement l'exemplaire de sa bibliothèque, m'a permis de rééditer ce livre devenu très rare.

(70) *De la souveraineté du peuple*, II, p. 5-9. Mandar amplifie l'idée exprimée par Nedham et ajoute en note le chap. VI du livre I du *Contrat social*.

Les deux auteurs défendent le droit des individus contre toute forme de volonté arbitraire. Chez Nedham, qui avance le principe d'un contrat mutuel, c'est le consentement général aux décisions qui garantit la liberté de la tyrannie, tandis que le système de Rousseau défend l'autonomie – au sens littéral. Nedham était sans doute le plus radical des auteurs républicains de son époque ; il ne défend pas comme Harrington une aristocratie naturelle ni un partage des pouvoirs entre deux chambres complémentaires⁷¹. Il est aussi opposé à l'aristocratie qu'à la monarchie et propose une solution démocratique avec une seule assemblée législative élue librement par le peuple, un accès équitable aux charges publiques et plus d'égalité entre les citoyens.

Pour accorder l'esprit du texte anglais à celui de la Révolution, Mandar enrichit sa traduction d'une préface patriotique et d'une sorte de bibliothèque idéale à l'usage des lecteurs français ; les notes et plusieurs textes en appendice inscrivent le traité dans le contexte politique et conceptuel de la Révolution. Plutôt que de s'appuyer sur l'histoire, notamment celle de la république romaine, il renforce les arguments de l'auteur anglais par les théories et les maximes d'écrivains du XVIII^e siècle. Sans s'écarter du texte source, il le rapproche ainsi des conceptions du temps par des fragments tirés du Panthéon culturel et politique des Lumières, principalement de Mably, Condillac, Rousseau, Raynal et Diderot. Par le biais des auteurs connus et admirés de ses contemporains, il réoriente l'esprit du traité vers la philosophie politique et morale de son époque et déplace les arguments tirés de la tradition biblique et de l'histoire classique, par les extraits empruntés tant à la pensée juridique des Lumières, qu'aux grands auteurs anglais comme Robertson et Gibbon dont l'œuvre historique embrasse dans un vaste panorama l'évolution de la civilisation occidentale. Ils exposaient eux-mêmes les idées que l'héritage du républicanisme anglais avait contribué à façonner dans la pensée des Lumières.

La rhétorique du traducteur répond à un processus de légitimation des principes de la Révolution au moment où les patriotes militent pour une constitution démocratique. L'expression souveraineté du peuple, ajoutée en titre, n'est pas dans le traité de Nedham ; la notion implique un investissement des citoyens, de même que celle de patrie, introduite dans la traduction française (le mot n'existe pas en anglais). Au croisement de l'obligation politique et du lien social affectif qui attache l'individu à sa patrie, le patriotisme est la théorie pratique qui lie dans l'anthropologie

(71) Blair WORDEN, *Le républicanisme anglais*, art. cit.

rousseauiste, en toute liberté au titre de l'amour de soi, l'individu à la cité⁷². La notion de liberté est omniprésente dans le traité de Nedham (*liberty, freedom*). Mandar donne en note une définition étendue des libertés naturelle, civile et politique, qui juxtapose plusieurs fragments de Diderot, tirés des livres XI et XVIII de l'*Histoire des deux Indes* (1780). En ajoutant en appendice son propre plaidoyer contre l'esclavage, il montre sa volonté d'inscrire la révolution en cours et l'abolition de l'esclavage dans la chaîne des révolutions de la liberté. En tissant en permanence des liens avec les écrivains du XVIII^e siècle, il donne au concept d'État libre une profondeur diachronique révélatrice de changements structurels à venir : l'idéal démocratique puise ses arguments dans les racines romaines de la tradition républicaine et humaniste tandis que la révolution ouvre à un champ d'expérience vers un nouvel ordre de choses, pour perfectionner la société sur l'horizon de la liberté et de l'égalité des droits.

*

Si la traduction a pu être définie, entre trahison et appropriation créatrices, comme « construction du comparable »⁷³, il peut être légitime d'analyser les traductions de textes de théorie politique dans la perspective d'une histoire comparative des notions-concepts. Les traductions publiées autour de 1789 participent d'un processus d'échange des idées entre la France et les pays de langue anglaise qui s'est amplifié depuis la Révolution américaine. Leur réception permet de saisir le contexte rhétorique et politique du moment, dans la mesure où le texte traduit est censé faire écho aux idées qui ont mûri dans l'opinion et s'accorde à la radicalité des temps. La traduction des textes du républicanisme anglais fait partie du processus de changement, lié à la diffusion des concepts clés de la politique moderne, aux catégories et aux arguments basés sur le principe de la souveraineté du peuple et la liberté des individus, conception qui n'est pas en opposition avec une approche républicaine garante de la cohésion sociale et de la stabilité de l'État. Les révolutions de la fin du XVIII^e siècle créent une dynamique politique sans précédent où la lutte pour la liberté et l'égalité des droits des individus contre la domination et l'esclavage prend un caractère de plus en plus effectif. Les échanges entre les sociétés de patriotes français, anglais et américains prolongent des

(72) Luc VINCENTI, *Jean-Jacques Rousseau, l'individu et la république*, Paris, Kimé, 2001.

(73) Paul RICŒUR, *Sur la traduction*, op. cit., p. 66.

correspondances et des transferts de longue haleine entre la philosophie morale et la théorie républicaine de la liberté, pour forger l'idée positive d'une république moderne tandis que s'élaborent des conceptions plus égalitaires de l'intégration des citoyens sur les critères du mérite et de la vertu. C'est à travers ce prisme que la pensée républicaine s'est transmise dans le discours et la politique révolutionnaire⁷⁴.

Renée Balibar a décrit l'échange co-langue à l'œuvre dans les premiers débats de la Constituante. L'analyse de la langue reconstruit le trajet qui, de la formule d'engagement des députés de Versailles à l'effet d'objectivité des récits des porte-parole, conduit au processus symbolique complexe qui structure l'événement fondateur de l'identité nationale⁷⁵. Avec la reconstruction de l'ordre politique, la période est favorable à l'échange interlinguistique qui gomme les limites culturelles. Les textes se font écho et se transmettent d'une langue à l'autre, avec des jeux de sens suivant les contextes, attestant de la valeur et de la force rhétorique de certains concepts pour traduire les idées en actes. En s'appropriant le texte d'un auteur étranger pour promouvoir le sujet qui leur importe, les traducteurs tentent d'en rendre l'esprit et de faire passer ce qui dans l'œuvre est toujours vivant, ce qui relève d'un sens commun et touche à l'universel. Les circonstances et la personnalité des traducteurs aident à comprendre la signification et la portée de l'édition des textes républicains. C'est un acte politique qui engage son auteur dans une stratégie d'écriture qui redonne au texte la force illocutoire nécessaire pour légitimer l'innovation politique et agir sur le cours des choses.

Raymonde MONNIER
CNRS

49 Chemin de la vallée aux Loups
92290 Chatenay Malabry
ray.monnier@wanadoo.fr

(74) Ce n'est pas le républicanisme qui provoque l'avènement de la République, mais la chute de la royauté. Il en allait de même pour le Commonwealth, comme le remarque Pocock (James HARRINGTON, *Oceana*, *op. cit.*, p. 25).

(75) Renée BALIBAR, *L'Institution du français. Essai sur le colinguisme des Carolingiens à la République*, Paris, PUF, 1985, p. 112-128 ; Hans-Jürgen LÜSEBRINK, Rolf REICHARDT, *Die Bastille. Zur Symbolgeschichte von Herrschaft und Freiheit*, Frankfurt am Main, Fischer, 1989.